

”Les belles rebelles”: comment traduire les mots anglais de Proust ?

Emily Eells

▶ **To cite this version:**

Emily Eells. ”Les belles rebelles”: comment traduire les mots anglais de Proust ?. Corinne Alexandre-Garner et Isabelle Keller-Privat (dir.). Migrations, exils, errances et écritures, Presses univ. de Paris Ouest, pp.195-208, 2012, Collection ”Chemins croisés”, 978-2-84016-109-7. 10.4000/books.pupo.2085 . hal-01639987

HAL Id: hal-01639987

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01639987

Submitted on 8 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les belles rebelles : comment traduire les mots anglais de Proust ?

« Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère », note Proust dans ses brouillons[1]. Gilles Deleuze a repris cette formule pour définir le style littéraire qui distingue l'écrivain taillant « *dans* sa langue une langue étrangère et qui ne préexiste pas[2] ». L'écrivain se forge son propre langage, ou pour citer la métaphore musicale que Proust utilise dans sa correspondance : « Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son "*son*"[3]. »

Les mots anglais qui figurent dans le texte de Proust – tels des ornements musicaux qui le modulent – feront l'objet de cette étude sur la traduction. Cet aspect du style proustien a été étudié avec brio par Daniel Karlin dans *Proust's English*[4], où il recense et analyse l'emploi de 225 termes ou expressions anglais dans *À la recherche du temps perdu*. La présence de ces mots anglais dans le texte de Proust reflète l'anglomanie qui envahissait la société parisienne de la belle époque. Le mot étranger traduit une volonté de suivre la mode ou de faire partie d'une certaine coterie sociale. Il participe à la dynamique du texte dans lequel les personnages se déplacent en « buggy » ou en « victoria[5] ». Les mots anglais ajoutent une note de modernité et de

1. Proust Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Clarac Pierre et Sandre Yves (éd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 305.

2. Deleuze Gilles, « Bégaya-t-il », in *Critique et Clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, p. 138

3. Proust Marcel, *Correspondance*, Kolb Philip (éd.), vol. 8, Paris, Plon, 1981, p. 276.

4. Karlin Daniel, *Proust's English*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

5. Voir à ce propos Boyer-Weinmann Martine, « Outre-Manche et Outre-langue : Fonctions de la citation (à peu près) anglaise dans *À la recherche du temps perdu* », in *Citer la langue de l'autre. Mots étrangers dans le roman, de Proust à W.G. Sebald*, Perrot-Corpet Danielle et Queffelec Christine (dir.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2007, p. 25.

snobisme au texte de Proust, qui semble écrit dans ce qu'il appelle une « langue intermédiaire », lorsqu'il explique dans une lettre à un de ses amis qu'il résulte d'une collaboration franco-anglaise au stade de la dactylographie. En effet, la dactylographe anglaise au Grand-Hôtel de Cabourg, employée pour faire la saisie de son texte lorsque Proust y séjournait, ne comprenait pas ce qu'elle tapait :

> Je me lève un jour sur quatre et descends ce jour-là dicter quelques pages à une dactylographe. Comme elle ne sait pas le français et moi pas l'anglais mon roman se trouve écrit dans une langue intermédiaire à laquelle je compte que vous trouverez de la saveur quand vous recevrez le volume[6].

Bien que cette « langue intermédiaire » ait une valeur anecdotique, elle participe pleinement au projet esthétique de Proust. Notons en passant qu'il s'en sert aussi de façon humoristique pour formuler un calembour fondé sur la ressemblance entre un mot français et un mot anglais : « Savez-vous quel est le comble de la distraction ? », demande l'un de ses personnages. « C'est de prendre l'édit de Nantes pour une Anglaise[7] ». Ce jeu de mots bilingue, où « l'édit » et « lady » se confondent, pose problème aux différents traducteurs de Proust, dont le premier insère le mot français entre crochets dans la conclusion de sa traduction : « It's to think that the Edict of [*l'edit de*] *Nantes* was an Englishwoman[8]. » Les mots de la langue intermédiaire constituent des difficultés pour le traducteur, que je qualifie de « belles rebelles », pour faire écho au concept de la traduction comme une « belle infidèle[9] ».

Je propose de développer une réflexion sur la traduction des mots anglais dans le texte de Proust en commençant par une analyse des caractéristiques de cette langue intermédiaire et de ses fonctions dans *La Recherche*, avant d'étudier les stratégies adoptées par les différents traducteurs pour en préserver la « saveur ». Je ferai appel aux trois versions du texte marquant l'his-

6. Proust Marcel, *Correspondance*, Kolb Philip (éd.), vol. 10, Paris, Plon, 1983, p. 320-321.

7. Proust Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Tadié Jean-Yves (dir.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », en quatre volumes (1987-1989) ; vol. 3, p. 328. Les références suivantes utilisent l'abréviation RTP, le numéro du volume en chiffres romains et le numéro de la page en chiffres arabes.

8. Proust Marcel, *Cities of the Plain*, Scott Moncrieff Charles Kenneth (trad.), New York, A & C Boni, 1927, p. 115.

9. Mounin Georges, *Les Belles Infidèles. Essai sur la traduction*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.

toire de sa traduction en anglais, qui débute du vivant de Proust, avec la publication des volumes traduits par Charles Kenneth Scott Moncrieff entre 1922-1931. S'ensuivent deux révisions de ce travail monumental, d'abord par Terence Kilmartin au début des années 1980, puis par le poète D. J. une dizaine d'années plus tard. Ce dernier a fait un changement de taille, en abandonnant la citation du sonnet de Shakespeare adoptée comme titre par Moncrieff – *Remembrance of Things Past* – en faveur d'un titre fondé sur une traduction plus littérale : *In Search of Lost Time*. La nouvelle traduction coordonnée et éditée par Christopher Prendergast, publiée en 2002, a pour spécificité que chaque volume du roman est traduit par quelqu'un d'autre. Il s'agit d'une traduction polyphonique, composée de voix des différentes nationalités anglophones (australienne, américaine, anglaise et irlandaise). Après avoir examiné comment ces différentes traductions négocient la présence des mots anglais dans la version originale, je terminerai en étudiant de près la traduction du passage dans lequel Proust inscrit la seule phrase complète en anglais.

La « langue intermédiaire » de Proust

La langue intermédiaire de Proust participe d'une affectation anglophile : elle est parlée exclusivement par des francophones, que ce soit le narrateur ou les personnages de *La Recherche*. Ils s'en servent le plus souvent dans un « entre-deux », c'est-à-dire aux abords d'un autre espace, que ce soit au seuil d'une porte, dans une cour d'entrée d'un hôtel particulier, ou dans un vestibule. Par exemple, le narrateur ajoute un mot anglais à la description de son entrée dans un restaurant :

> […] une fois engagé dans la porte tournante dont je n'avais pas l'habitude, je crus que je ne pourrais pas arriver à en sortir. (Disons en passant, pour les amateurs d'un vocabulaire plus précis, que cette porte tambour, malgré ses apparences pacifiques, s'appelle porte révolver, de l'anglais *revolving door*)[10].

Le terme « porte révolver » tourne en rond entre les deux langues, en ce sens qu'il n'est ni tout à fait anglais, ni nécessaire en français, où il sert simplement de synonyme à « porte tambour ». Un autre exemple de la façon dont le français adopte un synonyme de l'anglais alors qu'il possède déjà un terme pour désigner le même objet se trouve dans le passage suivant, où le mot anglais « snow-boots » vient remplacer l'expression française « les caoutchoucs américains ». Le narrateur se trouve de nouveau dans un

10. RTP II 695.

espace intermédiaire car il quitte une soirée mondaine pour se préparer au retour à la maison :

> Dans le vestibule où je demandai à un valet de pied mes snow-boots que j'avais pris par précaution contre la neige, dont il était tombé quelques flocons vite changés en boue, ne me rendant pas compte que c'était peu élégant, j'éprouvai, du sourire dédaigneux de tous, une honte qui atteignit son plus haut degré quand je vis que M^me^ de Parme n'était pas partie et me voyait chaussant mes caoutchoucs américains. La princesse revint vers moi « Oh ! quelle bonne idée, s'écria-t-elle, comme c'est pratique ! voilà un homme intelligent. Madame, il faudra que nous achetions cela », dit-elle à sa dame d'honneur tandis que l'ironie des valets se changeait en respect et que les invités s'empressaient autour de moi pour s'enquérir où j'avais pu trouver ces merveilles[11].

Le mot « snowboots » est entré dans la langue française en 1888, mais son emploi est critiqué par Rémy de Gourmont dans son *Esthétique de la langue française,* qui considère cet emprunt superflu. Il fait figurer le mot « snowboot » dans sa liste des mots étrangers comme « garden-party » et « rocking-chair » (qu'on trouve aussi dans *La Recherche*) qui contaminent la langue française de façon inutile[12]. Ce mot anglais fait vaciller la langue, car bien que de sonorité anglaise, il s'agit d'un néologisme créé par la langue française pour désigner un objet que l'anglais appelle plutôt « galoshes » ou « rubber overshoes ». Le mot anglais inventé par le français est donc associé à un contexte de snobisme où le narrateur se sent ridicule avant que la Princesse de Parme ne tourne la dérision en admiration, en louant « ces merveilles » de snowboots.

Odette Swann se sert couramment d'anglicismes qui sont pour elle comme un passeport pour la haute société. Demi-mondaine d'origine, elle réussit à améliorer son rang social grâce à son anglomanie et en parlant une sorte de franglais qui la distingue. Elle reçoit pour le *five o'clock,* loue le *fair play*[13] des anglais pendant la guerre et s'entretient en anglais avec sa fille Gilberte. Le jeune narrateur qui en est amoureux se sent alors mis à distance, car il est exclu par son manque de compréhension :

> « […] Odette […] se mit à parler anglais à sa fille. Aussitôt ce fut comme si un mur m'avait caché une partie de la vie de Gilberte, comme si un génie malfaisant avait emmené loin de moi mon amie. Dans une

11. RTP II 835.

12. Gourmont Rémy de, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1899, p. 87

13. RTP IV 368.

> langue que nous savons, nous avons substitué à l'opacité des sons la transparence des idées. Mais une langue que nous ne savons pas est un palais clos dans lequel celle que nous aimons peut nous tromper, sans que, restés au-dehors et désespérément crispés dans notre impuissance, nous parvenions à rien voir, à rien empêcher[14]. »

La langue étrangère est comparé à « un palais clos » dont sont exclus ceux qui ne le comprennent pas. Il réduit le narrateur à l'impuissance. Devant un mur d'ostracisme, d'incompréhension et de silence, il ressent la violence d'un enlèvement.

Au moment de la Grande Guerre, par contre, la langue étrangère mène à l'inclusion et Odette continue à parler le langage des alliés :

> Son langage à elle était pourtant, plus encore qu'autrefois, la trace de son admiration pour les Anglais, qu'elle n'était plus obligée de se contenter d'appeler comme autrefois « nos voisins d'outre-Manche », ou tout au plus « nos amis les Anglais », mais « nos loyaux alliés. » Inutile de dire qu'elle ne se faisait pas faute de citer à tout propos l'expression de *fair play* pour montrer les Anglais trouvant les Allemands des joueurs incorrects, et « ce qu'il faut c'est gagner la guerre, comme disent nos braves alliés ». Tout au plus associait-elle assez maladroitement le nom de son gendre à tout ce qui touchait les soldats anglais et au plaisir qu'il trouvait à vivre dans l'intimité des Australiens aussi bien que des Ecossais, des Néo-Zélandais et des Canadiens. « Mon gendre Saint-Loup connaît maintenant l'argot de tous les braves *tommies,* il sait se faire entendre de ceux des plus lointains *dominions* et, aussi bien qu'avec le général commandant la base, fraternise avec le plus humble *private*[15]. »

Ainsi, Odette bat en brèche la hiérarchie des classes sociales, mais étant donné le penchant sexuel de Saint-Loup, on pourrait aussi décoder dans cet emploi de l'anglais une allusion à ses rapports intimes avec les alliés. Selon l'argumentaire de mon livre *Proust's Cup of Tea* : *Homoeroticism and Victorian Culture*[16], Proust associe l'homosexualité à la langue et la culture anglaises. À commencer par le mot « fast » utilisé dans le premier portrait que le narrateur campe d'Albertine[17]. Proust joue avec l'ambigüité de la langue, lorsqu'il met une citation de Shakespeare dans la bouche de Saint-Loup : « la question n'est pas comme pour Hamlet d'être ou de ne pas être,

14. RTP I 572-3.

15. RTP IV 368.

16. Publié en 2002 à Aldershot, G.B., par les Éditions Ashgate.

17. RTP I 503.

mais d'en être ou de ne pas en être[18]. » Cette citation se réfère à l'inclusion à une certaine coterie sociale (le clan des Verdurin) mais, dans le contexte plus général de *Sodome et Gomorrhe*, la phrase revêt la valeur d'une carte d'identité homosexuelle.

Le langage intermédiaire du roman de Proust véhicule les oscillations de l'entre-deux sexuel, social et temporel. Le texte de *La Recherche* qui navigue entre le temps perdu et le temps retrouvé est jonché de mots anglais qui participent à la représentation de la société mondaine d'avant la guerre tout en frayant un chemin du côté de Sodome et Gomorrhe. La question de comment traduire les mots anglais enchâssés dans le texte français se pose donc lors de sa traduction en anglais. Faut-il garder le jeu entre les deux langues en préservant la touche de l'étrangeté ou peut-on l'aplanir en laissant les mots anglais de la version originale se fondre dans la traduction ?

Comment traduire l'anglais du texte-source français au texte-cible anglais

Le traducteur du texte de Proust bute contre les mots anglais dans la version originale et s'efforce de maintenir leur saveur dans la version anglaise. Un simple transfert du mot anglais dans le texte-source français au texte-cible anglais gommerait son caractère étranger et atténuerait la façon dont il fait irruption dans le texte de Proust. Une telle opération correspondrait à la dernière pratique de déformation définie par Antoine Berman dans son analytique de la traduction, à savoir l'effacement de la superposition des langues dans un texte[19]. Ne pas traduire les rapports de tension et d'intégration des mots étrangers dans le texte d'origine voudrait dire rendre homogène un texte qui était à l'origine hétérogène, et aurait pour effet d'annuler ce que Berman appelle « l'épreuve de l'étranger ».

Le traducteur a souvent recours à la typographie pour faire ressortir l'étrangeté du mot anglais dans le texte d'origine, étrangeté qui peut se doubler, comme nous l'avons vu, d'un emploi approximatif du terme anglais. L'adoption du mot « smoking » par le français – que Proust explique par « une anglomanie mal informée[20] » – montre comment le passage d'une langue à une autre change le sens du mot. Le français a en

18. RTP IV 410.

19. Berman Antoine, « La traduction comme épreuve de l'étranger », in *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire* (4), 1985, p. 71.

20. RTP I 483.

effet intégré le mot « smoking jacket » dans son lexique en 1888, en l'abrégeant à « smoking » et en l'utilisant pour désigner non pas une veste en velours avec une ceinture à nœud, mais ce que les anglais appellent « a dinner jacket » et les américains un « tuxedo ». L'emploi de « smoking » (dont on trouve une vingtaine d'occurrences dans le texte de Proust) relève non seulement de son statut de mot étranger, mais aussi d'un usage particulier de ce mot qui marque la différence, ou un léger décalage avec son usage normal. Le narrateur de *La Recherche* compare le Duc de Guermantes à un « Hercule en "smoking" », avant de commenter cet anglicisme : « puisqu'en France on donne à toute chose plus ou moins britannique le nom qu'elle ne porte pas en Angleterre[21]. » Le traducteur peut se permettre de garder le terme « smoking » sans le modifier, car la façon dont il détonne légèrement dans un contexte anglais reproduit l'effet de l'original : « this Hercules in his "*smoking*" (for in France anything that is the least bit British gets given the name it happens not to have in England)[22]. » La typographie met l'étrangeté du mot en relief, en doublant d'italiques les guillemets de la version originale. L'emploi d'un terme impropre est chargé de sens ici, car il indique que le Duc n'est pas à sa place dans ce café-concert populaire, et qu'il essaie de se faire passer pour le mari fidèle alors que nous le savons un véritable Don Juan.

La façon dont Odette emprunte une expression anglaise pour la faire sienne a pour résultat la fabrication d'un idiome à elle. Elle modifie le sens de « meeting » que l'anglais utilise le plus souvent pour désigner une réunion politique lorsqu'elle invite le narrateur à « une réunion mondaine chez des amis des Swann (ce que celle-ci appelait "un petit meeting")[23] ». La dernière traduction de Proust précise que dans son emploi erroné du terme, Odette se forge un anglais à elle : « a social gathering at the house of one of the Swanns' own friends (what M^me^ Swann called in her English a little "meeting")[24] ».

Les anglicismes d'Odette caractérisent son salon, où le protocole diffère de celui que connaît le jeune narrateur proustien. Y aller équivaut à un voyage à l'étranger, et à la traversée d'un fuseau horaire. Le « lunch » auquel

21. RTP II 771.

22. Proust Marcel, *The Guermantes Way,* Treharne Mark (trad.), Londres, Allen Lane Publishing, 2002, p. 479.

23. RTP I 516.

24. Proust Marcel, *In the Shadow of Young Girls in Flower*, Grieve James (trad.), Londres, Allen Lane Publishing, 2002, p. 101.

Odette invite le narrateur est en décalage horaire par rapport au déjeuner servi chez lui, à 11 h 30. Il se trouve donc suspendu dans le temps, avec une heure à perdre dans un entre-deux temporel et géographique entre chez lui et chez les Swann. Son entrée chez eux a quelque chose de féerique et d'irréel, comme s'il était transporté dans un autre monde :

> À midi et demi, je me décidais enfin à entrer dans cette maison qui, comme un gros soulier de Noël, me semblait devoir m'apporter de surnaturels plaisirs. (Le nom de Noël était du reste inconnu à M^me^ Swann et à Gilberte qui l'avaient remplacé par celui de Christmas, et ne parlaient que du pudding de Christmas, et de ce qu'on leur avait donné pour leur Christmas, de s'absenter – ce qui me rendait fou de douleur – pour Christmas. Même à la maison, je me serais cru déshonoré en parlant de Noël, et je ne disais plus que Christmas, ce que mon père trouvait extrêmement ridicule.)[25]

Le traducteur le plus récent de ce volume de *La Recherche* – James Grieve – a reproduit le relief de l'interaction des deux langues à l'aide d'italiques et en gardant quelques mots français dans sa traduction, introduisant aussi un anglicisme en appelant les cadeaux « *des présents* » :

> By half-past twelve, I would have plucked up the courage to enter the house which, like a great Christmas stocking, seemed to promise supernatural delights. The French word *Noël,* by the way, was never heard from the lips of M^me^ Swann or Gilberte. They had replaced it by the English word and spoke of *le pudding de Christmas*, of the *présents de Christmas* which they had been given, of going away (which gave me an unbearable pang) *pour Christmas*. At home, it would have been beneath my dignity to speak of *Noël*; and I went about talking of *le Christmas,* in the teeth of my father's ridicule[26].

Cette traduction met en pratique la stratégie de la compensation dont parle Peter Newmark dans *About Translation* : « puns, alliterations, rhyme, slang, metaphor, pregnant words – all these can be compensated, if the game is worth the candle […][27]. » On peut aussi noter que la traduction opère une transposition culturelle en traduisant « le soulier », qui selon la coutume française se met devant la cheminée à Noël, par le « stocking » ,qu'on suspend au manteau de cheminée en Angleterre. Ce passage saturé

25. RTP I 517.

26. Proust Marcel, *In the Shadow of Young Girls in Flower*, Grieve James (trad.), Londres, Allen Lane Publishing, 2002, p. 102.

27. Newmark Peter, *About Translation*, Londres, Clevedon Press, « Multilingual Matters », 1991, p. 144.

de la répétition du mot « Christmas » illustre comment le narrateur proustien savoure le mot étranger qui pimente le familier et le commun.

Il fait ainsi écho à l'exemple cité par Deleuze et Guattari de la façon dont Kafka enfant répétait un mot qu'il venait d'entendre et « dont le sens n'est que vaguement pressenti, pour le faire vibrer sur lui-même[28] », pour le plaisir du mot dans la bouche.

La traduction met en pratique différentes stratégies de compensation et d'équivalence pour garder l'hétérogénéité linguistique du texte source. Proust se sert de la langue intermédiaire représentant l'entre-deux pour rendre compte d'une expérience de la mémoire involontaire qui a lieu dans la cour de l'hôtel des Guermantes. Il fait trébucher la langue lorsqu'il décrit comment le narrateur trébuche sur les pavés inégaux en employant un mot à résonance anglaise – wattman – mais qui n'existe pas en anglais :

> J'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avançait ; au cri du wattman je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre les pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où, me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité [que m'avait donnée] […] la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion[29].

Le français a créé l'antonomase « wattman » (à partir du nom propre de l'ingénieur écossais James Watt) pour désigner le mécanicien chargé de la conduite d'une automobile électrique ou d'un tramway, alors qu'il s'agit d'un emprunt erroné de l'anglais. La traduction de Terence Kilmartin garde une touche de langue étrangère en remplaçant le « wattman » de la version originale par le mot français « chauffeur », adopté par l'anglais aussi récemment que 1899[30].

28. Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, p. 38.

29. RTP IV 445.

30. Proust Marcel, *Remembrance of Things Past*, Kilmartin, Terence (trad.), Londres, Penguin Books, 1983, vol. 3, p. 898.

Proust fait aussi appel à l'anglais dans le contexte de l'homosexualité, par exemple, pour décrire la démarche du baron de Charlus, qui franchit le seuil du salon des Verdurin :

> Bien qu'il eût demandé à son corps de rendre manifeste (au moment où il entrait chez les Verdurin) toute la courtoisie d'un grand seigneur, ce corps […] déploya, au point que le baron eût mérité l'épithète de *lady-like*, toutes les séductions d'une grande dame[31].

La traduction préserve la saveur du texte original, en laissant l'expression française « grande dame » dans le texte anglais, et met en valeur l'adjectif « lady-like » en le positionnant en fin de phrase et en le rehaussant de guillemets :

> Although he had demanded of his body that it manifest (at the moment of entering the Verdurins' house) all the courtesy of a great nobleman, that body […] deployed all the seductiveness of a *grande dame*, to the point that the Baron might have merited the epithet of "lady-like"[32].

La traduction opère donc ce que Basil Hatim et Ian Mason appellent une compensation par déplacement : « It matters less where exactly the impression is conveyed than that it is conveyed to an equivalent extent[33]. »

La phrase « I don't speak French » dans son contexte

L'association de la langue anglaise et de l'homosexualité est inscrite dans la seule phrase entière en langue anglaise du roman de Proust. De façon significative, elle se trouve dans *Sodome et Gomorrhe,* que Proust consacre explicitement à l'homosexualité. Elle fait partie du récit de la soirée chez la Princesse de Guermantes où l'arrivée des invités est annoncée par un « huissier ». Or l'huissier de la Princesse en est, et avait quelques jours auparavant partagé des plaisirs sexuels avec un des cousins de la Princesse, le Duc de Châtellerault, tout en ignorant son identité. La phrase en anglais s'insère dans le passage suivant :

> Il y avait quelqu'un qui, ce soir-là comme les précédents, pensait beaucoup au duc de Châtellerault, sans soupçonner du reste qui il

31. RTP III 300.

32. Proust Marcel, *Sodom and Gomorrah*, Sturrock John (trad.), Londres, Allen Lane Publishing, 2002, p. 306.

33. Hatim Basil et Mason Ian, *Discourse and the Translator*, Londres, Longman, 1990, p. 210.

était : c'était l'huissier (**qu'on appelait dans ce temps-là** « **l'aboyeur** ») de M^me^ de Guermantes. M. de Châtellerault, bien loin d'être un des intimes – **comme il** était l'**un des cousins** – de la princesse, était reçu dans son **salon** pour la première fois. Ses parents, brouillés avec elle depuis dix ans, s'étaient réconciliés depuis quinze jours, et forcés d'être ce soir absents de Paris, avaient chargé leur fils de les représenter. Or, quelques jours auparavant, l'huissier de la princesse avait rencontré dans les Champs-Elysées un jeune homme qu'il avait trouvé charmant mais dont il n'avait pu arriver à établir l'identité. Non que le jeune homme ne se fût montré aussi aimable que généreux. Toutes les faveurs que l'huissier s'était figuré avoir à accorder à un monsieur si jeune, il les avait au contraire reçues. Mais M. de Châtellerault était aussi froussard qu'imprudent ; il était d'autant plus décidé à ne pas dévoiler son incognito qu'il ignorait à qui il avait à faire ; il aurait eu une peur bien plus grande – quoique mal fondée – s'il l'avait su. Il s'était borné à se faire passer pour un Anglais, et à toutes les questions passionnées de l'huissier désireux de retrouver quelqu'un à qui il devait tant de plaisir et de largesses, **le duc** s'était borné à répondre, tout le long de l'avenue Gabriel : "***I do not speak frenc****b*[34]**."**

Charles K. Scott Moncrieff traduit :

There was one person who, on that evening as on the previous evenings, had been thinking a great deal about the Duc de Châtellerault, without however suspecting who he was : this was the usher (**styled at that time the *aboyeur*)** of M^me^ de Guermantes. M. de Châtellerault, so far from being one of the Princess's intimate friends, **albeit he was one of her cousins, had been invited to her house** for the first time. His parents, who had not been on speaking terms with her for the last ten years, had been reconciled to her within the last fortnight, and, obliged to be out of Paris that evening, had requested their son to fill their place. Now, a few days earlier, the Princess's usher had met in the Champs-Elysées a young man whom he had found charming but whose identity he had been unable to establish. Not that the young man had not shewn himself as obliging as he had been generous. All the favours that the usher had supposed that he would have to bestow upon so young a gentleman, he had on the contrary received. But M. de Châtellerault was as reticent as he was rash ; he was all the more determined not to disclose his incognito since he did not know with what sort of person he was dealing ; his fear would have been far greater, although quite unfounded, if he had known. He had confined himself to posing as an Englishman, and to all the passionate questions with which he was plied by the usher, desirous to meet again a person **to whom he was indebted for so much**

34. RTP III 35. Ici et dans les citations suivantes j'ai mis en gras les phrases qui sont en rapport avec les questions de traduction soulevées.

> **pleasure and so ample a gratuity, the Duke** had merely replied, from one end of the Avenue Gabriel to the other : **"I do not speak French**[35]**."**

Voici la révision proposée par Terence Kilmartin et revue par D. J. Enright :

> There was one person who, on that evening as on the previous evenings, had been thinking a great deal about the Duc de Châtellerault, without however suspecting who he was : this was the Princesse de Guermantes's usher (**styled at that time the "barker"**). M. de Châtellerault, so far from being one of the Princess's intimate friends, **although he was one of her cousins, had been invited to her house for the first time.** […] He had confined himself to posing as an Englishman, and to all the passionate questions with which he was plied by the usher, desirous to meet again a person **to whom he was indebted for so much pleasure and largesse, the Duke** had merely replied, from one end of the Avenue Gabriel to the other : **"I do not speak French**[36]**."**

Voici enfin la traduction la plus récente, signée John Sturrock :

> On that, as on the preceding evenings, there was someone who had the Duc de Châtellerault very much on his mind, without, however, suspecting who he was : this was M^me^ de Guermantes's doorman (**known in those days as the 'barker'**). M. de Châtellerault, very far from being an intimate – **as he was of the cousins** – of the Princesse, **was being received in her drawing-room** for the first time. […] He had merely passed himself off as an Englishman, and to all the doorman's impassioned questions, who was eager to see someone **to whom he was indebted for so much pleasure and largesse again**, **the Duc** had merely answered in English, all the way along the Avenue Gabriel, ***"I do not speak French***[37]***."***

Constatons tout d'abord que Proust propose une traduction d'ordre « intralinguistique », pour utiliser le terme de Roman Jakobson, c'est-à-dire un mot français est traduit par un mot français[38], car le terme désuet

35. *Remembrance of Things Past. Cities of the Plain,* Scott Moncrieff C.K. (trad. 1927), New York, Alfred A Knopf, 1929, p. 48-9.

36. *Remembrance of Things Past. Cities of the Plain,* Scott Moncrieff C.K. (trad. 1927), revue par Terence Kilmartin (1981), deuxième révision par D.J. Enright (1992). Cité ici de *In Search of Lost Time,* Londres, Chatto & Windus, 1992, vol. 4, p. 40.

37. *In Search of Lost Time. Sodom and Gomorrah*, Sturrock John (trans.), London, Allen Lane Publishing, 2002, p. 40.

38. Jakobson Roman, « On Linguistic Aspects of Translation », in *On Translation,* Brower Reuben A. (dir.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1959, p. 233.

d'« aboyeur » est actualisé par l'emploi du mot « huissier ». Les deux phrases suivantes ont été source d'erreurs pour les premiers traducteurs de Proust qui ont mal compris le français : le Duc de Châtellerault et sa famille étaient en froid avec les Guermantes suite à une querelle, et donc l'incise « comme il était l'un des cousins » veut dire « puisque » ou « parce que ». La traduction de John Sturrock est bonne (« as he was one of the cousins »), mais ni Scott-Moncrieff ni Kilmartin n'en traduisent le sens. Celui-là traduit « albeit » ; celui-ci pense corriger l'erreur alors qu'il en commet une autre : « although ». La traduction de la phrase « M. de Châtellerault était reçu dans son salon » pose problème dans toutes les versions. La Princesse de Guermantes a un « salon » dans le sens qu'elle organise des réunions mondaines, celle dont il est question ici ayant lieu principalement dans les jardins de son hôtel particulier et non pas à l'intérieur. Il faut donc entendre « salon » dans le sens d'une réception mondaine et non pas la désignation d'un lieu comme le font les traducteurs de Proust (« her house », « her drawing room »). Une traduction anglaise qui garde le mot français en italiques aurait pu servir de référence à ce phénomène culturel.

La phrase avant la conclusion du passage a également donné lieu à des traductions qui méritent commentaire. Dans le contexte, la nature du plaisir et des largesses accordées si généreusement est claire, même si elle n'est pas explicite. L'huissier n'est pas un jeune prostitué, et le duc ne lui donne pas d'argent. Pour garder le non-dit de l'original, la traduction pourrait laisser « largesse » sans préciser de quelle largesse il s'agit.

Enfin, de peur de compromettre sa réputation comme membre de l'aristocratie, le Duc se cache derrière la langue étrangère en formulant une phrase en anglais qui essaie de nier son identité française. Le paragraphe que nous sommes en train d'étudier était ajouté aux épreuves de la première version publiée de cette partie du roman, qui est parue en 1921 sous forme d'un long extrait dans la revue *Les Œuvres libres*[39]. Proust souligne la phrase qu'il inscrit sur les épreuves comme indication qu'il faut la mettre en italiques. Le premier mot est biffé et difficile à déchiffrer : Proust a peut-être écrit « And do not speak French », auquel cas la conjonction suggère la continuation d'un dialogue en anglais, ou bien Proust a voulu écrire au départ « A do not », où le « A » servirait de transcription phonétique d'une mauvaise prononciation de « I ». Le « f » minuscule dans « french » respecte les règles de typographie française, car l'anglais exige la lettre majus-

39. Les épreuves corrigées de cette prépublication se trouvent à la Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Manuscrits. Je cite ici N.A.Fr 16728 f° 31.

cule en ce cas. Ce signe typographique fonctionne comme une transcription de l'accent français du duc lorsqu'il prononce la phrase en anglais. La graphie de Proust est révélatrice, car on relève une faute d'orthographe sur « speack » qui semble transcrire la prononciation du mot par un étranger.

Perdu et retrouvé : ces deux termes constituant la trame du texte de *La Recherche* se rapportent aussi bien à la traduction des mots anglais de Proust. Ce qui est perdu dans la traduction d'un mot peut être retrouvé dans la traduction d'un autre, par un jeu de compensation ou de déplacement. Cependant les cas étudiés ici montrent que les mots anglais de Proust – tels que « lady-like » ou « smoking » – sont rebelles à la traduction. Ils font trébucher la langue, et le traducteur qui bute contre eux doit déployer toutes sortes de stratégies pour rendre leur effet d'intrusion intempestive, de perte d'équilibre, de vacillement sémantique. Ces mots anglais ont beau être des pierres d'achoppement pour le traducteur, ce sont des pierres précieuses incrustées dans la poétique de l'étranger proustien.

Emily Eells

Bibliographie complémentaire

Eells Emily, *Proust's Cup of Tea : Homoeroticism and Victorian Culture*, Aldershot, G.B., Ashgate, 2002.

Traductions anglaises d'*À la recherche du temps perdu*

Remembrance of Things Past, Scott Moncrieff Charles Kenneth (trad.), Londres, Chatto & Windus, 1922-1931.

Remembrance of Things Past, Kilmartin Terence (trad.), Londres, Penguin Books, 1983.

In Search of Lost Time, Enright D.J. (trad.), Londres, Chatto & Windus, 1992.

In Search of Lost Time, Prendergast Christopher (dir.), Londres, Allen Lane Publishing, 2002.